

L'EMPEREUR AU TOMBEAU

par ALBÉRIC CAHUET

LA JOURNÉE DE LA MORT A SAINTE-HELENE

DANS l'île Sainte-Hélène, le 5 mai 1821, à sept heures du matin, les postes de télégraphie optique, chargés de surveiller et de signaler tous les mouvements de la petite colonie française de Longwood, transmettent cette communication au gouverneur Hudson Lowe : « Le général Bonaparte est en péril imminent de mort. »

Depuis la veille, une tempête, un véritable cyclone, s'était déchaînée sur l'île, balayait les plateaux et les mornes, déracinait les arbres, roulait des blocs dans les ravins. Le message cependant put être envoyé et reçu dans quelque levée de brume, entre deux averses. L'événement annoncé était d'importance. Hudson Lowe, debout à l'aube selon son habitude, monta à cheval et se dirigea vers Longwood pour y être plus complètement renseigné par le chirurgien britannique, adjoint depuis cinq semaines à l'insuffisant Antommarchi. Mais, en chemin, Lowe rencontra un officier qui lui remit ce billet du docteur Arnott : « Il se meurt. Mon-thol me prie de ne pas quitter son chevet. Il désire que je lui voie rendre le dernier soupir. » Dix-huit jours auparavant, ce même docteur Arnott avait dit de Napoléon au gouverneur : « Je suis persuadé que, si un vaisseau de ligne arrivait demain d'Angleterre pour l'em-mener d'ici, cela le remettrait à l'instant sur pied. » Jusqu'à la fin, on avait cru à une simulation concertée. L'agonie seule devait dissiper les scepticismes, rassurer les méfiances. Et l'on se rendait compte de la réalité du drame quand le drame touchait à son dénouement.

Hudson Lowe, ce matin, ne poursuivait pas sa route plus avant. Depuis près de cinq ans, depuis une conversation terrible le 18 août 1816, le géolier de Sainte-Hélène n'avait pas revu son prisonnier. Il savait que les Français ne toléreraient pas sa présence auprès de l'agonie de Napo-

léon, et, puisque le docteur Arnott ne pouvait quitter le chevet du mourant, Lowe regagna sa belle résidence de Plantation House où il attendrait les nouvelles et d'où il fit prévenir les deux chirurgiens en chef des troupes de terre et de la marine, les docteurs Shortt et Mitchell, d'avoir à se rendre au premier appel à Longwood pour constater officiellement le décès.

« Plantation House » est la plus agréable demeure de l'île. Remise à neuf depuis peu d'années, c'est une saine et confortable gentilhommière dont les vastes pièces ont été aménagées avec le goût parfait de lady Lowe. Il y a des jardins abondamment fleuris, des bosquets aimables et des prairies où paissent de précieuses vaches laitières. Justement, Lowe, l'avant-veille, a

fait offrir du lait de ces pâturages au général Bonaparte, et le docteur Arnott a été enthousiasmé par le geste. Mais déjà le malade ne s'alimentait plus et le lait a été refusé. Les attentions comme les persécutions sont désormais vaines. C'est la fin de la captivité pour l'Empereur et c'est aussi le terme de sa mission pour Hudson Lowe.

En cet instant d'histoire où le gouverneur de Sainte-Hélène acquiert, par un double message, la certitude de la mort imminente de Napoléon, on imagine aisément les pensées, les évocations, les inquiétudes de ce « grand agité » — selon le mot de Forsyth — de médiocre esprit, de pauvre clairvoyance, se méfiant de tous et de soi-même, probe d'ailleurs, pas méchant, mais pire avec ses tracasseries d'impulsif, méticuleux esclave d'une consigne envoyée de deux mille lieues et qu'il ne sait pas adapter, aggravant tout par ses maladresses, se heurtant à ses compatriotes, faisant espionner ses collaborateurs et même les commissaires de l'Europe et prévoyant déjà le désaveu que lui infligera durement la nation britannique pour l'exacitude scrupuleuse avec laquelle il s'est efforcé d'exécuter les ordres de son gouvernement.

Hudson Lowe a le même âge que Napoléon, auquel il survivra un quart de siècle. Il est, comme l'Empereur, de taille moyenne, mais avec une silhouette maigre et souple. Ses manières sont brusques, ner-



Hudson Lowe.